



Opinion
Publique.

**La
Foudre.**

N^o 23. — 25 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

Encore un mot : les chèvres de M. Ternaux et les épinards de M. de Talleyrand. — Résumé de la guerre d'Espagne. — Epître à un vieux soldat. — Les libraires attaquant l'armée française en indemnité. — L'histoire des pots, ou le Journal du Commerce. — Rapport de la peste au Comité directeur. — Les amateurs à la bourse — Le Trapiste.

MM. les abonnés qui sont en retard dans l'envoi du prix de leur abonnement sont prévenus que des motifs d'économie vont empêcher de continuer de leur envoyer la Foudre.

Nous le regrettons d'autant plus, que des hommes de lettres de la plus grande distinction doivent incessamment coopérer à la rédaction de ce journal.

ENCORE UN MOT.

A l'assaut ! point de pourparler ! s'écrient nos soldats devant Cadix. Quel est donc cet enthousiasme qui anime

IX.

45

nos jeunes guerriers sous le ciel brûlant de la terre classique de la légitimité ? Qui leur inspire ces exclamations de courage et d'audace ? Qui leur donne cet instinct de la victoire ? L'habitude de vaincre.

Pourquoi enchaîne-t-on encore ce courage qui a soif de vaincre ? Les apprêts de la victoire sont-ils donc si difficiles et si longs à faire, quand on mène au combat des soldats pour lesquels il n'y a plus de revers à craindre, car ils n'ont plus d'ennemis dont ils ne puissent triompher ?

Mais d'où viennent leurs murmures ? d'où naît cette noble impatience ? Ne semblent-ils pas s'excuser aux yeux de l'Europe ? ne semblent-ils pas lui dire : « Si la victoire est retardée de quelques jours, ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre ; on enchaîne nos bras. Nous venons de prouver, dans cent combats, que nous savions vaincre et aussi mourir pour les Bourbons : eh bien ! pourquoi nous empêche-t-on de mourir et de vaincre ? »

D'où viennent ces lenteurs, qui jusque dans les derniers rangs de nos soldats excitent des murmures que l'honneur français n'oserait étouffer ? Quelle serait terrible, quelle serait solennelle, cette voix qui s'élève de nos camps pour demander le combat, s'il arrivait que notre gloire ne pût pas avouer tous les motifs de ces temporisations !

L'Europe attend, la France demande à grands cris la dernière victoire : l'une et l'autre ont affaire à des ennemis qui sont encore vains tant qu'ils ne sont pas terrassés, et qui se croient maîtres du monde tant qu'il leur reste un dernier souffle de vie, pour s'écrier : Nous ne sommes pas vaincus !

La conquête de Rome est échappée à Annibal pour avoir trop attendu. La victoire est volage ; il faut lui prouver chaque jour qu'on est digne d'elle : autrement elle

vous oublie. Je sais que les Français ne peuvent plus être vaincus; mais ils peuvent se vaincre eux-mêmes.

Que cette veille du plus grand triomphe que la légitimité aura remporté est solennelle! que le spectacle d'un ennemi qui expire dans une lente agonie politique est terrible! qu'il est digne du sang des Bourbons, ce Roi (1) qui, pour sauver ses ennemis de la juste colère d'un peuple irrité, lève au Ciel ses mains chargées d'indignes chaînes! Que serait donc cette révolution, si elle n'était pas si féroce? Rien. Mais, tant qu'il lui reste un dernier sentiment de vie, elle promet du sang; et jusque dans les convulsions de la mort, elle peut donner un coup de poignard.

Pour ne pas mettre le dernier terme à sa honte, l'étroit blocus de Cadix cache au monde ses dernières folies, ses dernières atrocités. Soit astuce, soit par l'effet de cette indifférence qui se joue du salut des peuples et de la vie des rois, le libéralisme semble abandonner à ses propres fureurs cette indigne associée: il la laisse là comme un glaive brisé qui ne peut bientôt plus faire couler le sang.

Mais, dira-t-on, de quoi s'occupent donc les libéraux? On se lasse de tout, même de mentir: aussi, depuis quelques jours, ne disent-ils plus rien de l'Espagne. Ils s'occupent de l'industrie; ils perfectionnent les schalls de Cachemire; caressent les chèvres du Thibet, qui viennent leur lécher les mains; vantent, en leur qualité de principaux consommateurs, l'art du coutellier, etc. Ces préoccupations volontaires, par lesquelles MM. les libéraux se distraient des affaires de la Péninsule, où vraisemblablement ils n'ont plus rien à gagner, me rappellent le trait suivant: Un des habitués de M. de T., se trouvant à

(1) On dit qu'à Cadix on a été obligé, plusieurs fois, de montrer Ferdinand au peuple, pour calmer sa fureur excitée par la conduite des cortès.

souper chez lui , racontait. Il échappa au conteur , qui était en verve , de dire de quelqu'un : *Celui-là est un vilain drôle ; c'est un prêtre marié.* M. de T. saisit une cuiller , la plonge précipitamment dans le plat vis-à-vis de lui , et d'un geste menaçant lui crie : *Un tel, voulez-vous des épinards ?*

Et moi je crie avec les libéraux : *Voulez-vous des schalls ? qui veut des schalls ?*

Cyprien D.

R É S U M É

Des opérations de la guerre d'Espagne.

L'honneur des souverains , l'intérêt de la religion , la sûreté des trônes , le salut des peuples et l'humanité même , demandaient depuis long-temps de mettre un terme aux ravages de la révolution , et d'anéantir le monstre dans son dernier repaire. Des ménagemens honteux et une pusillanimité criminelle étouffèrent pendant assez et trop long-temps la voix de l'honneur ; mais elle fut enfin entendue , et le fils de France alla se mettre à la tête de cent mille braves qui brûlaient de s'élancer dans le champ de la gloire.

Les premiers jours du printemps éclairent l'arrivée du prince sur qui reposent tant d'espérances , au milieu des bataillons qu'il doit guider à la victoire ; le Dieu des armées est invoqué , et aux premiers rayons de l'aurore les Français franchissent la Bidassoa : le cri sacré de *Vive le Roi !* est dans toutes les bouches , et l'enthousiasme dans tous les cœurs. Les Espagnols volent au-devant de leurs libérateurs , de ces soldats généreux qui vont leur rendre leur Roi , objet de toutes leurs alarmes , ainsi que de toutes leurs affections. A l'aspect des baïonnettes françaises , les

premières bandes *constitutionneiles* furent épouvantée , et ne tentent même pas de justifier, par un simulacre de résistance , le langage insolent et fier qu'ils tenaient peu de jours auparavant, lorsqu'on leur parlait de l'arrivée des Français.

Des chemins de fleurs et les acclamations de l'ivresse guident les vengeurs des rois jusqu'aux forteresses où les satellites des cortès font régner la terreur, ne pouvant pas se concilier l'amour. Saint-Sébastien, Pampelune, Santogna, le Ferrol, la Corogne, et autres d'une moindre importance, sont investies au même temps, sur le refus de leurs gouverneurs de se soumettre à l'autorité du Roi. L'amour de l'humanité fit préférer des blocus à des attaques de vive force, qui, en assurant la victoire, auraient fait verser le sang, dont les Bourbons se sont toujours montrés si avarés. Le prince cependant continue sa marche et se dirigé sur Madrid, avec cette rapidité extraordinaire qui a toujours caractérisé les Français. Vittoria, Burgos, Aranda, Valladolid, et toutes les populations intermédiaires, viennent au-devant du héros pacificateur. La terrible Sarragosse, devant laquelle se renouvelèrent trois armées impériales, et dont chaque maison était une forteresse, ouvre ses portes et reçoit les soldats de la légitimité, avec autant de joie qu'elle avait mis de courage à repousser ceux de la tyrannie. Déjà Jaca reconnaissait l'autorité de Ferdinand VII; un tambour, en battant la charge d'une main, avait ouvert les portes de Logrogno.

Au même temps, les fidèles Catalans accueillaient avec uon moins d'empressement les corps d'armée qui devaient sur ces côtés coopérer à la délivrance de la Péninsule. Las Rosas, Gironne, Fraga, Monzorr, Méquinenza et la ville de Figuières, sont successivement occupées par l'armée royaliste. Mina, sur qui les révolutionnaires de France et d'Espagne, fondent leurs plus chères espérances, n'attend pas une bataille, évite toutes les rencontres, lâche pied

quand il se voit surpris , cherche partout un asile où il puisse dérober aux siens la vue des soldats français , et se voit réduit par la suite à s'enfermer dans la malheureuse Barcelonne, quartier général de la révolte espagnole, et séjour de la plus épouvantable terreur. Tortose ne tarde pas à réparer l'erreur de quelques jours , en livrant ses remparts aux troupes fidèles, et la Seu d'Urgel, berceau de la loyauté castillanne, après la désastreuse époque du 7 juillet, se voit enfin délivrée du joug des factieux.

Cependant les cortès, effrayées de tant d'événemens auxquels elles étaient bien loin de s'attendre , ne songent plus qu'à éviter le coup fatal qui les menace ; il n'est plus question de résistance : la fuite est le seul moyen qui se présente. Il est saisi avec ardeur ; mais , dans les convulsions de leur rage, les féroces démagogues osent porter une main sacrilège sur leur auguste souverain , l'arrachent de son lit de douleur , et, malgré les larmes d'une reine, seule douceur que le trône lui ait offerte encore, l'entraînent avec elle et toute sa famille royale à Séville. Là on se croit en sûreté ; les Français pourront bien occuper la capitale, mais franchir l'espace qui la sépare du refuge du crime, jamais ! Le sol , le climat et le courage des *défenseurs de la liberté* opposent des obstacles insurmontables.

A Séville ! s'écrient, indignés, les défenseurs de la légitimité. Leur auguste chef donne le signal désiré, et ils partent. Une colonne se dirige sur cette ville, et une autre marche sur l'Estramadure, tandis que Madrid voyait avec une joie qu'il est impossible de décrire, entrer dans ses murs un autre prince de cette royale famille des Bourbons qui lui a toujours été si chère. Alors, et sous les auspices de l'auguste intervention, l'autorité et le pouvoir du roi captif sont confiés à une régence qui réunit les suffrages unanimes de toute l'Espagne, et qui se montre, dès le premier moment de son installation, digne de représenter le souverain.

La soumission volontaire du général qui devait défendre Madrid ou se porter à Sierra-Morena déconcerte les révolutionnaires. Les obstacles sur lesquels ils comptaient à *Despegna-Perros* et en Estramadure n'arrêtent pas un seul instant les colonnes libératrices. Les généraux constitutionnels les plus renommés, les chefs des guérillas les plus redoutables, ou fuyaient lâchement après une fusillade, ou cédaient le terrain à l'aspect d'une reconnaissance française. Les cortès sont à peine arrivées à Séville qu'elles reçoivent l'avis de l'approche des Français. La discorde, la confusion, la fureur et la peur sont au comble. On ne sait que résoudre; la fuite est encore nécessaire, mais il faut l'accompagner d'un nouveau crime, qui en enfante un troisième plus épouvantable. Ferdinand VII déclare avec une fermeté toute royale que le bien de ses peuples exige qu'il ne sorte pas de Séville, et ses féroces geôliers (la plume se refuse à tracer un tel forfait!) le dépouillent de son autorité sacrée, le frappent d'interdiction et emploient la force pour le conduire à Cadix, dernier refuge de la rage et du crime.

L'armée de Catalogne poursuivait le cours de ses triomphes pendant ces douloureux événemens; les royaumes ou provinces de Valence et de Murcie reconnaissent les lois de la régence. Ballesteros, après quelques combats aussi funestes pour lui que glorieux pour nos armes, se retire devant le vainqueur, cède à sa supériorité, et se soumet au gouvernement qui représente celui du souverain. Ainsi toutes les contrées de la Péninsule qui bordent la Méditerranée sont délivrées de l'oppression jacobine, et rendues au bonheur.

Du côté de l'Océan, même constance et même rapidité de succès; le Ferrol ouvre ses portes; et par la soumission et la réunion de Morillo aux armées de Louis XVIII, la Corogne, qui avait donné lieu à nos braves de signaler leur courage, se sépare de la faction homicide, et procla-

me Ferdinand VII. La Galice, les Asturies, Léon, Zamora, la Vieille-Castille, tout est affranchi; la religion triomphe, l'humanité sourit, et la dernière heure de la révolution va sonner.

S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, ce modèle de vertus et de bravoure, veut aller lui-même combattre sous les murs de Cadix, et délivrer en personne son auguste parent. Il arrive devant ces remparts qui recèlent une vie si précieuse et des intérêts si chers; à la vue de leur illustre chef, les enfans de la victoire demandent à grands cris de marcher sur la ville. Le prince modère leur ardeur afin d'en mieux assurer le succès, et ne peut les contenir qu'en leur promettant des combats auxquels ils n'avaient pas songé.

Une position de la plus grande importance, puisqu'elle est la clef de la baie de Cadix, et que d'elle dépend le sort de cette ville, est l'objet de toutes les sollicitudes des révolutionnaires. Ils la couvrent de fortifications, ils la hérissent de bouches à feu, ils augmentent, ils perfectionnent les accidens que la nature s'est pluë à faire naître sur le terrain pour en compléter la défense, ils jettent dans tous les ouvrages l'élite de leurs troupes; enfin il n'y a pas de précaution désignée par l'art aidé de l'expérience qui ait été négligée. Le glorieux fils de France tire son épée, commande *en avant*, s'avance au milieu du feu, pénètre dans les fortifications les plus redoutables, culbute et renverse tout, se voit, dans une demi-heure, maître du Trocadero, et demande ensuite à ses soldats *s'ils sont contents de lui?*

Ce fait d'armes, un des plus glorieux qui soit consigné dans les annales de la guerre, qui donnera son nom au siècle qui en est témoin, et auquel il faut joindre la reddition de Malaga et de Pampelune, termine d'une manière bien éclatante cette prodigieuse campagne. Tout est grand,

tout est admirab'le dans cette guerre généreuse et magnanime, entreprise en faveur de la plus juste des causes, entreprise en faveur de l'humanité, et non pour sa destruction, qui porte l'abondance et la paix aux peuples chez qui elle se fait, au lieu de l'épouvante et du ravage; qui leur procure l'abondance, au lieu de les réduire à la misère; qui leur prodigue des richesses, au lieu de leur imposer des tributs; qui les rend à la liberté, au lieu de les condamner à l'esclavage, et qui relève un trône abattu en y replaçant un Roi idolâtré, objet de tous leurs vœux, de tous leurs désirs, de toutes leurs espérances, et sans lequel ils ne pourront ni ne sauront jamais être heureux. Mille fois honneur et gloire au monarque dont l'âme généreuse a conçu l'idée sublime d'une *guerre aussi philanthropique!*

J. A.

ÉPITRE A UN VIEUX SOLDAT.

Par M. C. D.

Ne sont-ils pas vraiment heureux, ces estimables désœuvrés, à qui la fortune a départi la faculté de dépenser chaque jour deux ou trois heures dans les galeries de bois du Palais-Royal? C'est là qu'on savoure la primeur de toutes les brochures. Venez, politiques économes; l'étalage des libraires est à votre disposition; la vue n'en coûte rien; tous nous offrent, gratis, de quoi flatter nos opinions. J'en excepte l'écuyer de la librairie, qui depuis la publication des dernières rapsodies de M. de Jouy, ornées du portrait de l'auteur, a cru devoir les faire mettre sous verre.

Sans me piquer d'une exactitude journalière, je vais souvent visiter les avant-postes de M. Ponthieu. C'est un reste de vieil attachement, parce qu'avant de se faire éditeur de *Sylla* et de

Régulus, il n'avait attaché son nom qu'à de bons ouvrages. J'arrive donc, et je lis en gros caractères : *Épître à un vieux Soldat* (1).

Ah ! bon Dieu ! m'écriai-je, sont-ce encore ces éternels rabâchages libéraux sur la vieille gloire de la vieille armée, qui n'a pas vieilli (historique); allons-nous lire encore que les *Français furent toujours grands, même à côté des Pyramides*; ou bien nous fera-t-on voir ce héros, aussi sensible que brave, qui ne passe jamais devant la place Vendôme sans verser des torrens de larmes, en même temps qu'il fredonne :

Ah ! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde la Colonne !

Déclamations outrées, qui auraient rendu le courage ridicule, si cela était possible en France, et répétées jusqu'à satiété par ces excellens patriotes, qui, depuis six mois, offrent aux étrangers le honteux spectacle de Français appelant de tous leurs vœux le jour où, sur les cadavres de cent mille de leurs concitoyens, ils pourront fraterniser avec les révolutionnaires Espagnols, et boire en l'honneur d'un second Louvel.

L'Épître de M. C. D. n'est point écrite sous ces inspirations un peu ultra libérales. Je m'empresse de l'annoncer. J'y reviendra; dans un instant; mais, avant, je vais occuper nos lecteurs d'une petite préface intitulée : *Aveu d'un jeune Français*, dans laquelle M. C. D. nous fait connaître son histoire politique, avec une franchise qui lui fait honneur.

En 1814, l'auteur, encore adolescent, prit les armes et combattit contre les armées étrangères. Sa ville natale capitula; et, comme tant d'autres, il n'eut pas la sagesse de voir qu'il était bien moins honteux pour les Français d'être repoussés par des forces sextuples des leurs, que de subir plus long temps le joug d'un despote et les abus du pouvoir de ses satellites. Bonaparte compta donc, pendant les cent jours, M. C. D. au nombre de ses partisans; mais, comme il le dit lui-même, il ne retira de l'illusion du moment que honte et que désespoir. L'expérience vint enfin l'éclairer. Voici comment il explique sa conversion :

(1) Chez Ponthieu, libraire au Palais-Royal, galeries de bois.

« C'est de là que datait mon mécontentement. Lancé dans un parti, j'en adoptai aveuglément les chimères, et ma première jeunesse se passa dans les agitations de l'orgueil irrité. Cependant plus j'allais, plus ma mauvaise humeur me devenait à charge; quand j'analysais bien cette maxime : constance aux opinions embrassées et respect aux hommes qui les partagent, je reconnaissais qu'on décorait du nom d'opinion une antipathie fâcheuse dont mon cœur était victime; je reconnaissais qu'en rendant honneur et respect à tous les hommes de mon parti, je prostituais souvent mes hommages, puisqu'il me fallait honorer les ambitieux, les sots et les fripons qui pensaient comme moi. J'étais tout à la fois dupe et ridicule. »

Je voudrais pour beaucoup que tout les jeunes gens que M. B. C. a pris sous sa protection pussent recevoir une exemplaire des aveux de M. C. D. : ils y puiseraient d'utiles leçons; les rangs des royalistes s'augmenteraient encore. Ce résultat est néanmoins assuré. Un parti est moralement détruit quand il est réduit à n'avoir pour chefs que des hommes d'un libéralisme aussi éprouvé que celui de M. Et.....

« Après sept années de paix (poursuit M. C. D.) que d'obscures conspirations troublèrent à peine, une armée royale et française se rassemble au pied des Pyrénées; les mécontents présageaient des trahisons, des défaites; j'attendais avec inquiétude. Des montagnes sont franchies, et ces soldats, dont on représentait sourdement la fidélité comme douteuse, démentent les suggestions d'une basse jalousie; ils font preuve du plus héroïque dévouement. L'Europe, le monde entier, contemplant un prince français, à la tête d'une armée française, et le chef et les soldats rivalisent de courage. Leur union détruit les sophismes de la calomnie. »

L'espace va me manquer pour citer quelques passages de *l'Épître au vieux Soldat*. Je ne sais en avoir du regret. Selon moi M. C. D. écrit mieux en prose qu'en vers, quoique les citations suivantes dénotent de la facilité.

..... Tu vois déployer l'appareil militaire,
Et ton oreille entend le signal de la guerre,
Ton cœur bat, le canon enfin a retenti;
Tu suis au champ d'honneur la panache d'Henri;

Tu chasses de l'Espagne un monstre impitoyable,
 L'auteur de tous nos maux, la Discorde effroyable,
 Qui devant toi se sauve et ne songe qu'à fuir;
 La terre la bannit, la mer veut l'engloutir.
 O brave et vieux soldat ! Quel délice, quels charmes,
 De pouvoir rétablir la gloire de nos armes !
 Fais triompher les lis, et que le nom Français
 Soit porté jusqu'aux cieux par tes nouveaux succès !
 Triomphe !

L'auteur dit ailleurs en parlant de Bonaparte.

Nous ne suffisons point à son cœur peu français :
 Toujours hors de la France il chercha des sujets.

Il y a beaucoup d'esprit dans une scène de comédie intitulée *l'Avocat gascon*, qui suit l'épître. Chacun reconnaîtra le personnage que M. C. D. a voulu mettre en scène. C'est un éternel bavard qui veut à toute force se fait interdire.

Je finirai par où j'ai commencé, c'est-à-dire par parler des galeries de bois du Palais-Royal. On vient d'y mettre en vente un plan de la ville et de la forteresse de Pampelune. Les libéraux comptaient beaucoup sur le débit de cette marchandise ; mais le graveur ayant mis plus de temps à dessiner Pampelune que nos soldats à s'en emparer, quoique pour cela on leur eût donné quatre mois, il est advenu que tous les exemplaires sont encore disponibles. On prétend que l'éditeur doit attaquer le 5^e. corps en dommages et intérêts.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DES POTS.

Un auteur a célébré les plaisirs de la table, ou la gastronomie : comment se fait-il qu'il ait oublié de parler de l'influence et de la nécessité des pots ? Le *Journal du Commerce* (1) a cru devoir réparer cette grave omission. Il fait remonter bien avant le déluge l'histoire des pots :

(1) Voir le *Journal du Commerce*, du 18 septembre.

« car, dit-il, l'argile a été la matière des premiers travaux industriels. »

Mais il y avait une question extrêmement grave, sur laquelle étaient partagés depuis long-temps les publicistes et les philosophes : c'était celle de savoir à quelle époque de son histoire chaque peuple avait commencé à marcher dans les voies de la civilisation. Le *Journal du Commerce* vient d'en trouver la solution au *fond du pot*. Selon lui (et je ne crois pas que l'on puisse contredire une aussi grave assertion), l'homme a commencé à être civilisé du moment où il a su faire des pots. « Dès que l'homme, dit le d'Ar-
« lincourt de la rue Saint-Marc, a su employer l'argile
« à se construire une habitation, à *conserver ses provi-
« sions*, à préparer ses alimens, il est sorti de la vie sau-
« vage pour entrer dans la carrière de la civilisation. » Il paraît donc que l'homme a été jeté sur cette terre surtout pour faire des pots. « Aussi, ajoute-t-il, l'art du po-
« tier est le plus ancien de tous. » Dans ce système, qui présente, du reste, quelque chose de très-séduisant, les guerres qui auraient eu lieu entre les empires n'auraient été autre chose que des *pots cassés*.

On sent, à travers l'enthousiasme que le *Journal du Commerce* exprime pour l'art du potier, les regrets d'une vocation pour laquelle il était né, mais qu'il a méconnue. Il s'estimerait heureux s'il pouvait faire des pots, ou tout au moins en vendre. D'ailleurs, l'histoire lui apprend qu'en exerçant cette profession, il acquerrait une grande importance politique : car Numa, qui s'y connaissait, « en assi-
« gnant, comme il le dit, des rangs à ses concitoyens, avait
« réuni tous les *potiers*, pour en former le septième col-
« lége. » Il est donc évident que si la profession de potier était rendue à son importance primitive, tous les potiers seraient, de droit, non-seulement électeurs, mais encore éligibles.

Cependant la civilisation, dont le berceau, pour rappe-

ler la savante investigation du *Journal du Commerce*, avait été un pot, commença bientôt à se corrompre. Alors les pots perdirent un peu de leur importance : le verre, le cristal, usurpèrent son empire ; en sorte que ces trois choses, et les honneurs dont elles jouirent, indiqueraient assez bien, suivant le journal de la *poterie*, trois états différens de la civilisation. Ainsi elle naquit dans un pot, elle s'accrut dans un verre, et probablement elle vieillit dans une carafe. Il paraît cependant que l'âge de la moyenne civilisation, ou, ce qui est la même chose, le règne de la poterie soignée, fut long ; puisque le savant de la rue Saint-Marc nous apprend qu'il y avait, en Italie, un mont qu'on appelait le *Testaccio*, entièrement formé des débris de cette vaisselle, amoncelés par les siècles. On peut donc croire que ce lieu fut le *Père-La-Chaise* des pots ; et que les lois du temps exigeaient que tous les habitans de l'Italie envoyassent dans cet endroit tous leurs pots cassés pour les y enterrer.

Quoique le monde fût déjà vieux, une nouvelle ère commença : c'était celle de la civilisation des glaces. Et voici comment le *Journal du Commerce* annonce l'apparition, dans le monde, du grand homme qui fit briller l'aurore de leur règne. Est-ce le Messie qui va paraître ? Est-ce au moins Pascal ou Bossuet ? Non, c'est quelque chose de plus étonnant. « Il s'éleva bientôt parmi nous un de ces hommes « rares dont le génie et la persévérance portent tout à « coup les arts, par des routes nouvelles, au plus haut « degré de perfection. Abraham Thivart inventa le coulage « des glaces. »

Vient ensuite la civilisation de la porcelaine, puis celle des jattes, et il paraît que notre situation morale est aujourd'hui sous l'influence de ces dernières : car l'auteur de l'article dont nous faisons connaître à nos lecteurs quelques faibles échantillons semble reconnaître que l'esprit humain ne s'est pas encore porté au delà ; et peut être est-il

menacé aujourd'hui du même danger, sous lequel l'esprit du *Journal de Commerce* a succombé, qui consiste à se noyer dans un *verre d'eau*.

Toutefois, il paraît que les jattes ont fait tourner bien des têtes: car, sans parler de la fameuse jatte versée par la duchesse Malborough, et qui fut, dit-on, la première cause d'une longue guerre entre la France et l'Angleterre, il faut citer, avec notre érudit libéral, cet infortuné et savant Salmuth, qui, n'ayant *pas des idées* saines sur les jattes, regardait comme un *des plus heureux événemens de sa vie d'avoir été admis à boire dans l'une d'elles*. Mais, ajoute avec une sagacité profonde l'historien des pots, *grâce aux progrès des arts, il n'est maintenant personne en France qui ne puisse jouir constamment du bonheur que Salmuth n'a goûté qu'une fois dans sa vie*.

Pour nous qui, en notre qualité de confrère, avons tâché de faire connaître à nos lecteurs l'érudition du *Journal du Commerce*, nous l'engageons, pour acquérir le bon sens royaliste, 1° à faire souvent usage de ce *pot* dans lequel Henri IV désirait que ses sujets pussent faire cuire une poule chaque dimanche; 2° à ne pas regarder si fréquemment au fond de son *verre*, ce qui le fait déraisonner sur la poterie comme sur la guerre d'Espagne; 3° à se laver dans les *jattes*, afin de s'y décrasser, et pour devenir un peu plus *blanc*; enfin d'y boire beaucoup de lait, ce qui pourrait calmer son sang, et rectifier ses idées.

C. D***.

RAPPORT DE LA PESTE

A ses Commettans.

Du port du Passage , le 19 septembre 1823.

Messieurs du Comité directeur ,

Avant de vous rendre compte de ma mission , j'éprouve le besoin de vous remercier d'avoir pensé à moi dans votre extrême détresse , et de la confiance dont vous m'avez honorée. Qui pouvait , en effet , venir plus efficacement à votre secours , au milieu des échecs , des tribulations , je dirai même de l'agonie qui vous assiègent ?

Tous vos amis vous ont manqué au moment de l'adversité. Qu'ont fait pour vous , dites-moi , ces fameux mois de *juillet* et d'*août* , sur lesquels vous aviez fondé de si belles espérances ? Jamais leurs chaleurs ne furent plus supportables , jamais leur influence ne fut moins maligne. Vous invoquez la fièvre , elle vous fait faux-bond ; vous appelez l'incendie à votre aide , il se contente de dévorer une église dans Madrid , et laisse échapper sa proie la plus précieuse. Vous avez bientôt recours à la dysenterie : loin de produire l'effet que vous en attendiez sur l'*ennemi* (les soldats français) , c'est vous qu'elle atteint avec fureur , et elle acquiert , sur votre économie animale , une intensité d'autant plus violente qu'elle est causée , non pas par des fruits verts , mais par la peur , l'inquiétude , la rage , et autres *indigestes* tout aussi pernicious. Enfin , il n'est pas jusqu'à..... ; mais j'en parlerai tout à l'heure. Commençons d'abord notre rapport.

Touchée , mes doux et chers messieurs , de votre affligeante situation , et des dangers imminens de vos *frères* la Péninsule , moi , *la Peste* , votre bien bonne ami

me conformant à vos vœux, j'ai fait mes préparatifs de départ ; et , après avoir reçu vos instructions et vos passeports , je suis partie de nuit avec mes propres ailes, tenant en main ma faux fraîchement aiguisée, et suivie, à une distance respectueuse, par *la Maladie*, ma cousine germaine, et par *la Mort*, ma sœur jumelle. J'aurais bien voulu, pour vous obliger et pour tout détruire en chemin, laisser quelques-uns de mes germes morbifères dans les provinces méridionales de la France ; cela les aurait punies de leur *Bourbonisme* ; mais ces maudits pays sont si bien assainis maintenant, l'air y est si pur, l'odeur des lis si pénétrante, que toutes nos vapeurs *révolutionnaires*, nos *émanations* patriotiques, voire même mes essences *constitutionnelles*, y ont blanchi ; aucune mortalité n'a signalé mon passage. Enfin, j'aurais presque cru que je n'étais plus *la Peste*, si plusieurs de vos correspondans ne m'avaient souri dans certaines villes. Je vis qu'ils me reconnaissaient ; je fus satisfaite, et ne voulus point accepter les sérénades qu'ils m'offraient : il faut bien vous laisser à vous autres ces bagatelles-là.

J'arrive aux frontières d'Espagne ; j'entre. A peine ai-je voyagé deux jours, que je tombe dans une bande *constitutionnelle* : « Qui vive ? — *La Peste !* » Aussitôt l'on m'entoure, on me fête : « Où allez-vous ? — Conduisez-moi au camp français le plus voisin. — Avec grand plaisir. » Et mon escorte se met en marche ; mais une patrouille à cocarde blanche se présente, je me retourne : mes compagnons avaient disparu. Quels hommes pour courir !...

Nous étions près de Barcelonne : c'était le moment où, traqué de toutes parts, harrassé de fatigues et lancé comme un cerf, Mina cherchait à retrouver son lit dans cette ville. L'idée me vint de m'y introduire sur ses pas ; j'en avais été chassée deux ans avant par des médecins

français , qui sont assez absurdes pour vouloir que tout le monde vive : eh bien ! ce furent encore des diables de Français qui m'empêchèrent d'y rentrer ; il ne me fut pas même possible de mettre un pied dans leurs quartiers , et j'eus la douleur d'être forcée de les quitter frais , joyeux , bien portans et très-disposés à étriller nos soldats dans toute rencontre.

Je prends mon parti : je m'avance sur Cadix. Une forte canonnade frappe de loin mes oreilles ; je double le pas , j'arrive : que vois-je ? Encore ces méchans Français qui venaient de faire des leurs : le drapeau blanc flottait sur le *Trocadero*. Je pense aussitôt à vous , au chagrin qu'allait vous causer cette nouvelle : la fureur s'empare de moi , et , pour nous venger à l'instant même , je secoue mes ailes empoisonnées , je vide mes fioles pestilentiellles , j'épuise tous mes venins sur les vainqueurs : inutiles efforts ! la poudre à canon purifie tout ; pas un ne succombe. A quoi me résoudre ? Vite , j'écris à notre ci-devant ami *l'Equinoxe*. Il nous avait promis de si belles choses ! Je lui propose de concerter nos attaques ; il se trouve au rendez-vous. Quelle est ma surprise : j'aperçois une cocarde blanche à son chapeau. Il me dit qu'il avait fait ses réflexions ; que la révolution manquait de point d'appui en Espagne ; que Ballesteros s'était soumis , la Corogne rendue , et que , tout considéré , il allait imiter leur exemple ; que nous ne devions donc plus compter sur lui.

A peine avait-il parlé que je lui tournai les talons et quittai la partie. Je longeai le bord de la mer , combinant de nouveaux projets , quand une barque frappe mes regards. Un homme au teint pâle , au nez long , s'y tenait debout. Il m'appelle par mon nom ; je l'envisage : c'était *Quiroga*. Il m'offre une place dans son bateau , j'accepte et vogue la galère ! Que de contrariétés dans le trajet ! partout nous apercevions arborées les couleurs royales , par-

tout les cris de *vive le roi* déchiraient de loin nos oreilles ; pas un port ouvert pour nous , pas une baie tranquille.

Cependant mon camarade se souvient qu'il avait quelques intelligences dans la rade du petit *port du Passage* ; il me donne le mot de passe , me dit adieu ; je lui souhaite bon voyage ; et , soigneusement déguisée , je pénètre seule dans l'intérieur de la ville.

C'est de là , mes bons messieurs , que je vous donne de mes nouvelles. Vous avez peut-être déjà entendu parler de moi. J'espère ne pas perdre mon temps et vous prouver bientôt que je suis digne de votre estime. Comme je ne me suis pas encore fait connaître , bien des gens affirmeront sans doute que ce n'est pas moi qui suis ici : vous pouvez leur donner des démentis formels , puisque je vous écris directement. Il est vrai qu'ayant jeté ma robe *jaune* et mon *vomito negro* , tout le monde ignore encore mon nom ; mais rassurez-vous , c'est bien moi. Je vais travailler de bonne sorte. J'ai tout justement de ma fameuse huile de *Pilote* dont il ne faut qu'une goutte pour empester une province entière ; envoyez-moi quelques numéros du *Constitutionnel* , quelques fragmens du *Courrier* , quelques fragmens du *Commerce* , quelques doses de *Minerve* , le tout délayé dans le dernier discours de M** , et si , d'ici à peu de jours , le cordon sanitaire n'est pas *pestiféré* , je vous permets de m'appeler *ultra*.

Voilà , mes chers messieurs du Comité Directeur , ce que j'avais à cœur de vous apprendre , en vous renouvelant l'assurance du dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être , tout à votre service ,

Votre bien aimée ,

LA PESTE.

P. S. Je suis désolée d'être obligée de tempérer votre

joie en ajoutant à mon rapport qu'à l'instant même, d'infâmes médecins français se mettent encore à mes trousses pour me découvrir. Dieu sait comme ils me traitent quand ils me rencontrent. Je vous écrirai encore très-incessamment; mais à tout événement, tenez ma chambre prête, on ne sait pas ce qui peut arriver. Je vous embrasse.

ÉCLATS.

Un homme qui pourrait bien mettre l'éducation publique à la *baisse* vient, dit-on, de perdre 200,000 fr. au jeu de la bourse. Il avait confié une partie de cette somme à un agent de change qui se nommait *M. Trop*, et le reste à un autre qui se nommait *M. Pas-Assez*. *M. Trop* a joué à la *hausse* quand les fonds ont baissé; *M. Pas-Assez*, au contraire, a joué à la *baisse* quand ils ont monté. L'honnête joueur, qui disait qu'il ne craignait rien, et qu'il *continuerait à marcher ferme entre M. Trop et M. Pas-Assez*, a ainsi été bien étrillé. On cite comme s'amusant au même tripot un homme connu pour avoir imité quelques passages de la Bible. Ses nouvelles occupations l'empêcheront d'achever son *Essai sur les Livres saints*; on dit même qu'il *travaille* jour et nuit pour ne pas offrir au public, dans sa personne, une seconde édition du livre de Job.

Riégó jette Zayas à la mer; voilà Riégó qui, à son tour, est brûlé en effigie à Madrid : ces deux hommes-là sont vraiment comme le feu et l'eau.

Ce qui prouve que Cadix ne peut tarder à se rendre,

c'est que M. Quiroga y est rentré. et qu'il a juré de s'y défendre jusqu'à la mort. (Voir la capitulation de la Corogne.)

Chaque fois qu'une pièce de canon *constitutionnelle* se trouve devant nos soldats, ils fondent dessus à la baïonnette et l'enclouent : c'est sans doute se qui fait dire aux *libéraux* que les royaliste n'ont entrepris la guerre d'Espagne que pour *boucher les lumières*.

Nos artilleurs ont si bien manœuvré devant Pampelune, que ceux qui défendaient la citadelle se sont bien vite sauvés en ville, abandonnant leurs pièces toutes chargées. On les a trouvées dans cet état, et l'on ajoute qu'elles étaient bourrés avec des numéros du *Pilote*. C'est peut-être ce qui les a empêchées de partir. On sait bien que le papier du *Pilote* ne prend pas.

Le Constitutionnel épuisait hier sa réthorique à prouver que les cortès étaient pour le moins aussi *admirables* que les ci-devant *constitutionnels*. Est-ce que les cortès auraient envoyé un extraordinaire au *Constitutionnel*, pour lui apprendre qu'ils ont aussi consommé leur grand acte d'*énergie nouvelle*.

Les habitans de Cadix sont dans la consternation et s'attendent à être bombardés. Déjà les rues sont dépavées ; mais on a prévenu les propriétaires qu'il était inutile de mettre du *fumier* sur leurs terrasses : MM. des cortès s'y placeront eux-mêmes.

M. Te... , dans une réponse très-honnête qu'il fait au *Constitutionnel*, et qui commence ainsi : *Encouragé par l'empressement que vous mettez à éclairer le public sur ses intérêts* (il aurait dû ajouter, *et sur les miens*), fait remarquer que depuis quarante ans la fabrication des draps s'est singulièrement améliorée. Cela est très-juste : car depuis quarante ans, et moins, MM. les libéraux ont mis plusieurs fois les Français dans de beaux draps.

Le Constitutionnel parle avec éloge d'un nouvel air que les orgues de Barbarie font entendre depuis quelques jours dans les rues; cet air s'appelle la *Ronde de Tra-la-la*. Le premier empressement que *le Constitutionnel* a témoigné pour ce morceau était bien excusable, car il avait lu *Tra-ga-la*.

Les schals de M. Ternaux sont très à la mode en ce moment : ce qui fait dire que tout le monde a du *Ternaux par-dessus les épaules*.

Le Constitutionnel commence déjà à passer en revue sa petite armée électorale. Ce grand général en chef est de fort mauvaise humeur; et, cette fois, il ne distribue point de décoration; il annonce même que le bataillon libéral s'est refroidi, et qu'un grand nombre de soldats ont besoin de stimulans. Il finit son petit sermon par cette péroraison vraiment touchante : *Electeurs constitutionnels, pensez sérieusement à l'importance de vos fonctions*. Est-ce que, par hasard, les libéraux n'auraient pas encore

pensé sérieusement ? et le libéralisme ne serait-il autre chose qu'une comédie pour rire ? Le mot de l'enigme est enfin échappé au général.

Cent quarante transfuges ont été remis en Catalogne à la disposition des troupes françaises. Le maréchal Moncey les a condamnés à vivre.

Depuis quelques jours les libéraux se tuent à faire de l'esprit sur ce qu'une pince, dont se servent les voleurs pour démonter les serrures, s'appelle un *monseigneur*. Ces gentilleses, faute de mieux, les font rire aujourd'hui, et ils oublient que depuis 1820, même dans l'argot du brigandage, un poignard se nomme *un libéral*.

On annonce comme devant paraître très-prochamment un *Recueil des prédictions des libéraux sur la guerre d'Espagne*. Tout s'y trouvera réuni, depuis les bottes de foin de M. A. Delaborde jusqu'aux menaces de M. L. de P. Un discours du général Foy a fourni l'épigraphe de cet ouvrage.

« Je prends vos cent mille homme et je les porte à Madrid sans coup férir ! ensuite ?.... »

LE TRAPISTE.

Chant espagnol.

Chants étrangers à l'antique Ibérie,
 Vos faux accords se perdent dans les airs.
 N'essayez plus de troubler l'harmonie
 De ses religieux concerts.

CHOEUR.

Au héros de la foi consacrons notre hommage :
 Son glaive a signalé le triomphe du ciel,
 Et la palme des saints deviendra l'héritage
 De celui qui combat pour le trône et l'autel.

Une simple robe de bure
Du Trapiste est le bouclier ;
Et, sous cette modeste armure ,
Il brave le plomb meurtrier.
Toujours , dans sa main courageuse ,
Le Christ à nos yeux vient s'offrir ;
Et cette image glorieuse
Apprend aux mortels à mourir.

Au héros, etc.

Jamais un profane délire
N'entraîne ses vœux ou son bras :
C'est au nom du Dieu qui l'inspire
Qu'il court affronter le trépas.
En tous lieux l'Espagnol fidèle
A sa voix est fier d'obéir ,
Et vole où le danger l'appelle ,
En s'écriant : Vaincre ou mourir.

Au héros, etc.

Mais quand l'orgueil de la victoire
Des guerriers enivre le cœur ,
Le Trapiste cherche sa gloire
Dans la volonté du Seigneur.
Qu'il s'arrête , armé d'une bêche ,
Sur la tombe prête à s'ouvrir ,
Ou qu'il s'élançe sur la brèche ,
Il dit : Frères , il faut mourir.

Au héros, etc.

Des bords du Tage aux bords de l'Ebre ,
Sous la bannière de la croix ,
Un peuple justement célèbre
Soutient la dignité des rois.
Son plus noble sang coule encore :
Honte à qui voudrait le trahir .
Dieu vengeur ! c'est toi qu'il implore ,
En répétant : Vaincre ou mourir !

Au héros, etc.

Par M^{me} D'ANÇON, née BRENEZ.